

Je fus alors comme brisé par une grande lassitude physique et morale. À tout âge, il est des périodes de dépit où les misères journalières semblent plus cuisantes, où tout concourt à attrister, où l'on est las de la vie qu'on mène. Mais ces impressions, au temps du déclin, se font plus amères et plus douloureuses. Je touchais à cinquante-cinq ans; mon visage perdait ses derniers tons vermeils; les fils blancs se multipliaient dans ma barbe; il avait neigé fortement sur mes temps; je n'avais plus aux travaux pénibles la même résistance.

Ah ! Le coup était rude ! J'avais passé dans cette ferme de « La Creuserie » vingt-cinq années de ma vie, les meilleures années de ma pleine maturité, et l'opinion m'identifiait à elle. Pour tous les voisins, pour tous ceux qui me connaissaient bien, n'étais-je pas « Tiennon, de < La Creuserie > et pour les autres « le père Bertin de < La Creuserie > ». À tous, par effet de l'accoutumance, mon nom semblait inséparable de celui du domaine. Et n'étais-je pas lié moi-même à cette maison qui avait été si longtemps ma maison ? — à cette grange où j'avais entassé une telle somme de fourrage ? — à ces étables où j'avais soigné tant d'animaux ? — à ces champs dont je connaissais les moindres veines de terrain, les parties d'argile rouge, d'argile noire ou d'argile jaune, les parties caillouteuses et pierreuses, comme celles en terre franche et profonde; à ces prés que j'avais vingt-cinq fois tondus ? — à ces bouchures si souvent coupées, remises en état ? à ces arbres péniblement élagués sous lesquels j'avais trouvé un abri par les temps pluvieux, un coin d'ombre par les temps de chaleur ? Oui, toutes les fibres de mon organisme tenaient à cette terre et à ce vieux logis d'où un Monsieur me chassait sans autre motif que la cupidité, parce qu'il était le maître !

Des choses alors me passèrent par la tête auxquelles je n'avais point songé jusqu'alors. Je me pris à réfléchir sur la vie que je trouvais cruellement bête et triste pour les pauvres gens comme nous, voués aux travaux forcés perpétuels.

Voici venir les premiers beaux jours : vite semons les avoines, hersons les blés, labourons et bêchons.

Avril survient et la douceur ; les bourgeons s'ouvrent, les oiseaux piaillent, les pêcheurs sont roses et les cerisiers blancs : — vite aux emblavures d'orge, de pommes de terre, vite au jardin !

Le « beau mois de mai » est souvent pluvieux et maussade, mais les jeunes frondaisons vertes lui feront toujours une parure agréable : — mettons la charrue dans les jachères, nettoignons les fossés, sarclons et binons !

Juin, les haies piquées d'églantines, les acacias chargés de grappes blanches, des fleurs et des nids partout : — le réveil à trois heures du matin pour faucher la besogne si dure sous le soleil qui monte, si terrible à midi, le plein effort jusqu'à neuf ou dix heures chaque soir.

Juillet avec ses jours de langueur chaude. Douceur des bonnes siestes sur les canapés moelleux des salons clos... Joie de l'ombre fraîche dans les parcs touffus, dans les prés où pointent les regains : — mais les moments n'est pas aux siestes... En grande hâte, achevons les foin; les céréales blondissent... Vite, coupons le seigle et le dépiquons, sa paille est nécessaire pour lier le blé qui nous appelle. Hardi ! au froment ! Abattons à grands coups les tiges sèches ! Serrons les javelles brûlantes, piquantes de chardons ou d'arrête-bœufs. Dressons en moyettes, puis en meules les gerbes lourdes ! Accablé pour mon compte, de jois quand même entraîner les autres :

« Le travail dégourdit. De se remuer, ça donne de l'air. Hardi ! les gas ! Hardi ! ... »

Ou bien, en guise de variante :

« Dépêchons-nous de finir le froment. Par cette chaleur, l'avoine mûrit vite; nous allons être en retard. »

Août non moins brûlant. Saison des vacances, saison du repos. — Les avions sont terminées ou vont l'être. Voici les batteuses en action. On s'entraide entre voisins : c'est huit domaines qui nous avons à battre. Lorsqu'on revient tout crasseux de poussière, la tête bourdonnante et le corps brisé, vite à l'œuvre interrompue ! Attaquons la grosse pelote de fumier; découpons-la en petits cubes égaux que nous alignerons symétriquement sur les voitures pour le transport des champs durant que les chemins sont secs !

Septembre, les vacances encore, les promenades, les bonnes parties de chasse. — Tous nos guérets à mettre « à planche », nos pommes de terre à arracher, la grande tourmente, toujours.

Octobre et ses brumes : — Les jours raccourcissent, allongeons-les... Une heure le matin, une heure le soir, c'est autant de gagné. Activons les semailles. Profitons du temps favorable; les pluies peuvent survenir. Hardi les gas !

Ouf ! Voici novembre enfin : c'est l'hiver et le calme. — Le calme mais non le repos. Il reste encore les chaumes à retourner, les prés à mettre en ordre, à râter, ébrancher, couper les bouchures. VOICI d'ailleurs les animaux tous à l'étable. Debout à cinq heures quand même : allons dans la nuit au pansage, nous serons prêts plus tôt pour le travail des champs, — d'où nous rentrons faits comme

la terre, crottés, carapacés jusqu'aux cuisses. La veillée convient très bien pour couper les racines fourragères des bœufs et des moutons gras, pour cuire les pommes de terre de cochons.

« Hardi! les gas ! ne restons pas inactifs au coin du feu. »

Il ne chauffe guère, le feu; le bois est humide, la cheminée fume, nous serions capables de nous engourdir; l'action est salutaire!

La neige seule nous vaut parfois des jours de demi-repos. C'est le moment de préparer des claies neuves pour les champs, des échelles, des râteaux à foin, de préparer l'outillage : on a mieux à faire l'été que de perdre du temps à ces bestioles.

Eh ! Oui, voilà bien l'année du cultivateur. A-t-il le droit de s'en plaindre ? Non, peut-être. Les pauvres sont tous logés à la même enseigne et travaillent tous les jours que Dieu fait. Mais dans leurs boutiques, dans leurs usines ou ateliers, les villageois, les citadins n'ont pas à compter avec les éléments extérieurs — ou seulement très peu. Pour nous, c'est le temps qui joue le plus grand rôle et le temps se plaît à nous contrarier. Voici venir la pluie — et la pluie ne s'arrête pas : les terrains se détrempent; remuer le sol est folie; l'herbe croît dans les cultures qu'on ne peut nettoyer; les labours, les semailles restent en retard et se font mal... Voici la sécheresse qui tient bon des semaines et des mois; toutes végétation décline; il faut aller loin pour abreuver les bêtes — et, si l'on s'obstine à vouloir labourer, on éreinte les bœufs, on se tue soi-même, on risque à chaque minute de casser la charrue... Une ondée survient, insignifiante, mais qui gâche au temps des foins le programme de la journée... Voici un orage et l'on tremble de crainte... Voici la neige qui dure plusieurs semaines, empêchant les travaux extérieurs, causant un retard difficile à rattraper... Voici une période de gelées sans neige, avec du soleil le jour qui déracine les céréales d'hiver... Voici qu'il fait trop beau à l'automne et que le gel ne vient pas anéantir les insectes qui font du mal aux blés naissants; mais il survient en mai, pour détériorer nos jeunes plantes, détruire les bourgeons de nos vignes... Pour une raison ou pour une autre, on a toujours des motifs de se lamenter.

*La vie d'un simple*, Émile Guillaumin, Éd. Librairie Générale Française, 1998